

"C'est le tarif !"

Comédie burlesque

de

CHRISTIAN ROSSIGNOL

DISTRIBUTION

Nous sommes en 1927.

Ferdinand : Réfugié belge en 1914, orphelin d'un père égyptologue mort à la guerre et d'une mère décédée de la grippe espagnole en 1919, il vit avec sa sœur cadette dont il essaie d'être le chaperon.

Emilienne : Sœur de Ferdinand, dynamique et intrépide mais assez naïve et très crédule ? Elle rêve de faire du cinéma depuis toujours.

Ignace : Fils de Léonie et ami de Ferdinand. Maladroit congénital totalement dominé par sa mère, il est bas de plafond, peureux et lâche. Il n'est doué pour rien et surtout pas pour le cinéma ou le sport. Il parle affreusement du nez et porte de grosses lunettes de myope.

Léonie : Mère d'Ignace, virtuose des mots tordus et des erreurs de syntaxe, cupide, sans scrupules et sans honneur, elle est prête à tout pour faire réussir son fils dans quelque domaine que ce soit.

Désiré : Jeune réalisateur du cinéma muet mais sans le sou, il est complètement dépendant des subsides de son producteur qui lui prête ses studios. Essaie de tourner "La fille du Cheik".

Albert Lebel : Producteur véreux et libidineux pour qui le cinéma n'est qu'une histoire de jupons, il collectionne les maîtresses malgré la jalousie malade voire dangereuse de sa terrible épouse.

Laetitia Lebel, née Trapalloni : Épouse d'Albert, elle est corse et le revendique. Elle est très autoritaire et très stricte. Elle tire sa fortune d'affaires plus que louches dont le trafic d'alcool avec les USA. Jalouse malade au sens de l'honneur exacerbé, elle sourit rarement et ne rit jamais.

Baptistine : Truculente méditerranéenne. C'est la bonne à tout faire d'Albert et Laetitia. Pleine de bon sens et attachée à ses racines marseillaises, elle a le verbe haut et la torgnole facile.

Ortensia Trapalloni : Sœur cadette de Laetitia, légèrement demeurée et volontiers nymphomane, elle est amoureuse de Désiré qui la repousse et pour cause, elle est énorme, bossue avec un nævus velu sur le nez et une dentition surréaliste. Bref, elle est plus moche que moche.

Jo : Tueur à gage de Chicago qui a peur des armes et du sang, c'est une grande folle incapable de faire du mal à une mouche.

NB : avec quelques aménagements on peut en faire une femme pour les besoins de la distribution.

Sam : Acolyte de Jo, roi du mitraillage tous azimuts, il est surnommé "le sulfateur".

Le Cheik : Maurice, machiniste des studios qui fait office de cheik pour le casting mais n'a visiblement jamais joué la comédie. Il est en vêtement d'ouvrier et seulement coiffé d'un turban trop grand pour lui.

(Sam et le Cheik peuvent être interprétés par le même comédien pour peu qu'on mette une énorme barbe à Maurice.)

NB : à chaque didascalie notée (CHLAK !) dans la réplique d'un personnage, celui-ci reçoit une gifle magistrale dont on entend le bruitage mais elle est administrée par un être invisible.

DÉCOR

Un seul décor : La cour intérieure d'un vaste hôtel particulier parisien. Le fond de décor représente donc la maçonnerie extérieure du bâtiment. Cette cour sépare la partie habitation bourgeoise des dépendances transformées en studios de cinéma.

Côté cour, au premier plan, la porte du bureau-garçonnière d'Albert. Au second plan, la porte principale (si possible avec un petit perron) donnant sur les appartements et l'ensemble de l'habitation proprement dite.

Côté jardin, au premier plan la porte donnant sur le logis de Léonie. Au second plan, semblant construit en angle devant le mur réel, un décor de cinéma de style oriental dont une ouverture fermée par un rideau, donne sur l'ensemble des studios.

Au fond, au centre, un porche donnant sur un passage permettant l'accès côté cour à la rue et côté jardin à la cave.

Au centre, une petite table de jardin et deux chaises encombrées de divers éléments de déguisement oriental (Tissus et voiles de couleurs, babouches, turbans...)

Devant le décor de cinéma, un pouf et moult coussins de style oriental.

COSTUMES

L'action se déroule en 1927, au cœur des années folles, robes "Charleston", bibis et coupe à la garçonne sont à la mode.

ACTE 1

Quand le rideau s'ouvre, on est à la fin d'un casting. Emilienne est la dernière postulante. Elle est accompagnée par son frère. Ils sont d'abord dans la salle puis montent sur scène lorsqu'on les appelle. Ignace est assis nonchalamment sur le pouf. Il est vaguement costumé à l'orientale avec un pantalon bouffant et un petit boléro.

DESIRE. – Bon, Léonie, combien il en reste ?

LEONIE. – On arrive à la dernière m'sieur Désiré.

DESIRE. – Bien, appelez-la.

LEONIE, *appelant.* – Mademoiselle Emilienne De Vroot !

EMILIENNE. – Présente !

LEONIE. – Vous avez un quelqu'un ou une quelqu'une pour vous donner la réplique ?

FERDINAND. – Oui, oui. Moi.

DESIRE. – Très bien ! En place ! En place ! Vite !

FERDINAND, *en aidant sa sœur à monter sur scène.* – C'est le grand jour. Tu vas les épater.

EMILIENNE. – Croise les doigts. J'ai une de ces pétoches !

FERDINAND. – Courage petite sœur !

LEONIE. – C'est votre sœur ? C'est vrai qu'il y a un air de...

DESIRE. – On s'en moque ! A vous, mademoiselle. Et mettez-y du cœur, de la passion. On doit lire à la fois l'amour et le désarroi dans vos yeux. Vous comprenez mademoiselle ?

EMILIENNE. – Oui, monsieur.

DESIRE. – Alors on y va !... Et où est le Cheik ? Maurice ! Oh, Maurice !

CHEIK, *venant de la cave.* – Voilà voilà ! On a quand même le temps de boire un coup.

DESIRE. – Pas vraiment, non. Bon T'es prêt ?

CHEIK. – Y'a pas plus prêt.

DESIRE. – Bon, prends ta place. (*Le Cheik sort par le décor oriental.*) Ignace, sors du champ ! (*Ignace s'écarte du décor.*) Prêt ?

IGNACE. – Prêt.

LEONIE, *au public.* – C'est mon fils. Il est très...

DESIRE. – Silence Léonie ! Attention !... Tout le monde est prêt ? Alors, ac...

ALBERT, *entrant de son bureau.* – Hop ! Hop ! Hop ! Bonjour, tout le monde !

LEONIE – Bonjour m'sieur Lebeau.

ALBERT. – Lebel, lebel s'il vous plaît.

LEONIE. – Ah oui ! Pardon, m'sieur Lebel.

IGNACE, DESIRE et LE CHEIK. – Bonjour m'sieur Lebel.

ALBERT. – Bonjour mon cher Désiré. Bonjour Mademoiselle. Albert Lebel ou plutôt Lebel Albert, hum ! Pour vous servir, hum, hum !... Alors Désiré, ce casting, ça avance ?

DESIRE. – Hélas non ! Je commence à désespérer de pouvoir remplacer Lola. Nous allons commencer la dernière audition.

ALBERT. – Eh bien qu'est-ce que vous attendez ? Allez ! Hop ! Hop ! Hop ! Tout le monde en place ! Le temps c'est de l'argent et surtout c'est mon argent. C'est moi le producteur mademoiselle. C'est moi qui finance. Hé ! Hé ! (*Geste d'argent entre les doigts et clin d'œil.*)

EMILIENNE. – Enchantée monsieur.

ALBERT, à Désiré. – Elle est charmante.

DESIRE. – C'est pas le tout. Il faut qu'elle joue.

ALBERT. – Eh bien voyons cela ! Pressons ! Hop ! Hop ! Hop !

LEONIE. – Applique-toi, Ignace. Y'a m'sieur le « financier ». Ignace, c'est mon fils, m'sieur Lebeau.

ALBERT. – Non, Lebel !

LEONIE. – Oh pardon ! Je m'ai encore trompé.

ALBERT. – Lebel, comme le fusil. C'est pourtant simple.

LEONIE, sans comprendre. – Quel fusil ?

ALBERT. – Le fusil de nos chers Poilus, voyons. Le fusil. Pan ! Pan !

LEONIE, sans comprendre davantage. – Ah ! Le fusil panpan ?

DESIRE – Bon !... Tout le monde est prêt. Attention ! La fille dans les bras de l'explorateur... Action...

LEONIE. – Tiens-toi droit, mon chéri !

DESIRE. – Silence, Léonie !

DESIRE. – Bon, attention tout le monde ? La fille dans les bras de l'explorateur... Un peu plus serré... Très bien... Attention ! Ac...

LEONIE. – Ignace ! Ton sabre ?

IGNACE. – Ben, il est là, m'man ! (*Il le montre.*)

LEONIE. – Ah bon ! J'ai cru que... Il est tellement tête en l'air mon Ignace, m'sieur Panpan, que...

ALBERT, agacé. – Lebel, je vous dis ! Lebel !

DESIRE. – Bon, silence ! Attention tout le monde ? Ac...

LEONIE. – Ah ! J'ai saisi ! Pan Pan, comme le fusil Lebel. Hi ! Hi ! (*Elle est prise d'un fou-rire qui la tiendra dans tout ce qui suit.*)

DESIRE. – Ignace, fais taire ta mère ou je l'écorche.

IGNACE. – Bien monsieur Désiré. M'man ! Tais-toi !

LEONIE. – Je me tais, je me tais. (*Elle pouffe.*)

DESIRE. – Attention ! Action ! (*La scène se déroule sans anicroche jusqu'au moment où Ignace, levant son cimeterre, perdra son pantalon.*)

EMILIENNE. – Non, il ne faut pas m'aimer. Jamais mon père ne voudra de notre union.

ALBERT. – Elle est très bien.

FERDINAND. – Au diable ton père !

EMILIENNE. – Mais il est tout puissant. C'est le Cheik !...

FERDINAND. – Partons tous les deux. Je t'enlève.

EMILIENNE. – C'est impossible mon amour. Je ne peux désobéir à mon père.

ALBERT. – Magnifique ! Hein ?

DESIRE. – Oui, bof ! Le Cheik entre.

CHEIK, entrant et déclamant comme le pire des comédiens. – Que fais-tu là, maudit infidèle ? Et toi, fille ? Tu me déshonores.

EMILIENNE. – Père soyez indulgent. Je vous en supplie.

ALBERT. – Elle a de sacrés arguments, non ?

DESIRE. – Certes ! Les deux amoureux sont désespérés (*en aparté :*) et moi aussi.

EMILIENNE. – Hubert ?

FERDINAND. – Yasmina ?

EMILIENNE. – Hubert.

FERDINAND. – Yasmina.

ALBERT. – Vraiment très jolie.

DESIRE. – C'est vrai qu'elle n'est pas désagréable à regarder mais...

ALBERT. – Vous plaisantez. Elle est sublime.

DESIRE. – Allez ! De la passion dans le regard ! De la passion ! Faites durer... Voilà... Le Cheik les sépare.

CHEIK – Écarte-toi fille indigne ! Et toi, chien, à genoux !

DESIRE. – Bien. Du désarroi maintenant dans le regard...

ALBERT. – Hum ! Quels yeux !

DESIRE. – Bref, poursuivons. Le Cheik appelle le garde.

LEONIE, tirée tout à coup de son fou-rire. – Ignace ! Ignace, c'est à toi !!!

CHEIK – Garde ! Garde !

IGNACE, approchant. – Oui Seigneur.

CHEIK – Que l'on tranche la tête de ce chien. (*Ignace lève son arme et perd son pantalon.*)

EMILIENNE. – Pitié....

DESIRE, *explosant.* – Coupez ! Ignace !!!!!

IGNACE. – Tout de suite, m'sieur Désiré. Le temps de remettre mon falzar et je le coupe.

DESIRE. – Dehors !

LEONIE. – Mais coupe, Ignace ! Coupe-le donc puisqu'on te le demande.

FERDINAND. – Ça va pas, non ?

DESIRE. – Hors de ma vue, nullité crasseuse ! (*Ignace fuit par le porche.*)

LEONIE. – Mais il ne l'a pas fait esqueprès.

DESIRE. – Vous aussi ! Dehors !

LEONIE. – (*En sortant derrière Ignace :*) Ignace ! Attends-moi ! Dis-lui que tu ne l'as pas fait esqueprès ?

ALBERT. – Elle va faire un malheur. C'est moi qui vous le dis. Regardez-moi ce visage. N'est-il pas exactement celui d'une fille du désert ?

DESIRE, *troublé malgré lui.* – Ben, c'est-à-dire que...

ALBERT. – Mais si, c'est évident ! Comment vous appelez-vous mon petit ?

EMILIENNE. – Emilienne De Vroot, monsieur.

ALBERT. – De Vroot ?

EMILIENNE. – Je suis d'origine belge, monsieur.

ALBERT. – Eh bien mademoiselle De Vroot, aujourd'hui est un grand jour pour vous et pour la Belgique. Je vais faire de vous une vedette. Une grande vedette, ma petite !

EMILIENNE. – Je ne sais pas si...

ALBERT. – Hop ! Hop ! Hop ! Taisez-vous, belle ingénue. Albert Lebel ne se trompe jamais. Albert Lebel sent en vous, la star qui s'éveille, l'étoile qui va poindre au firmament pour peu qu'Albert l'aide un peu, hum ! Eh bien c'est décidé. Je vous attends lundi soir pour dîner, ici même Après quoi nous passerons dans mon bureau pour signer votre contrat... C'est ici, voyez-vous.

FERDINAND. – Votre bureau donne directement dans la cour ?

ALBERT. – Oui... C'est indépendant des appartements, c'est mieux pour... Pour travailler.

DESIRE. – Mais...Monsieur Lebel

ALBERT. – Qui c'est qui commande ? Mademoiselle de Vroot, pardon, Emilienne, jouera la fille du Cheik ou il n'y aura pas de fille du Cheik du tout. Vu ?

DESIRE. – Bien Monsieur. C'est vous qui financez le film.

ALBERT. – Un peu que c'est moi. Et si c'est moi qui paie, c'est moi qui... qui paie. Allez ! Hop ! Hop ! Hop ! Affaire conclue, n'en parlons plus.

LAETITIA, *off.* – Albert ! Albert, où es-tu ?

ALBERT. – Dans la cour, ma chérie !

LAETITIA, *off.* – Viens ici tout de suite !

ALBERT. – J'arrive, amour, j'arrive ! Pardonnez-moi. Les affaires sans doute, toujours les affaires. Vous savez ce que c'est.

LAETITIA, *off.* – Alors ? J'attends !

ALBERT. – Voilà, voilà ! Mes hommages, charmante demoiselle. Lundi soir, 20 heures, sans faute. (*Il sort par la porte principale.*)

CHEIK. – Tu parles que c'est les affaires. C'est pour faire la vaisselle, oui.

DESIRE. – Bien. Allez Maurice, fin de la journée.

CHEIK. – C'est pas trop tôt. (*Il quitte son turban et sort par le décor.*)

DESIRE. – Rendez-vous lundi matin six heures pétantes. Félicitations mademoiselle. Vous avez le rôle. Vous avez déjà tourné ?

EMILIENNE. – C'est-à-dire que...

FERDINAND. – Oh oui ! Plein de fois ! (*CHLAK !*) Aïe !

EMILIENNE. – J'ai fait un peu de figuration mais...

DESIRE. – Je vois. Je ne vous cache pas qu'il va vous falloir faire de gros efforts.

EMILIENNE. – Je ferai absolument tout ce que vous voudrez, monsieur.

DESIRE, *amusé.* – Bien... Mais voici le genre de phrase qu'il ne faut surtout pas prononcer devant monsieur Lebel, si vous voyez ce que je veux dire.

EMILIENNE. – Je ne vois pas, non.

DESIRE. – Hum ! C'est vrai que vous êtes charmante. Faites attention quand même... Bien. Rendez-vous lundi matin ici même. Bon dimanche mademoiselle. Jeune homme. (*Il prend son veston, son chapeau et sort par le porche.*)

EMILIENNE. – Wouahou ! C'est merveilleux ! Tu ne rends compte Ferdinand, je vais faire du cinéma ! Je vais faire du cinéma ! Je vais tourner un film et peut-être devenir une vedette !

FERDINAND. – T'emballe pas sœurette. T'emballe pas.

EMILIENNE. – Tu n'es pas content que mon rêve se réalise ? Je ne pense qu'à ça depuis que je suis toute gosse.

FERDINAND. – Bien sûr que si. Je suis heureux pour toi mais...

EMILIENNE. – Mais quoi ?

FERDINAND. – Eh bien le metteur en scène t'a dit de faire attention.

EMILIENNE. – Oui, mais attention à mon jeu, à mes gestes, à mon regard. Je sais bien qu'il faut que je soigne tout ça, que je travaille et que je progresse.

FERDINAND. – Je ne suis pas sûr qu’il parlait de ça... Mais plutôt du producteur.

EMILIENNE. – Qu’est-ce que tu vas chercher ? Tu vois le mal partout, toi. Je lui ai tapé dans l’œil et il m’a engagée, voilà tout.

FERDINAND. – Ça, pour lui avoir tapé dans l’œil ! Il doit même avoir chopé une sacrée conjonctivite !

EMILIENNE. – Ce n’est pas ma faute si je suis jolie.

FERDINAND. – Bien sûr que non mais je ne le sens pas cet Albert Lebel, mielleux, gominé comme une tartine de beurre et qui étale son d’oseille. Il fait trop d’épate. Il est louche.

EMILIENNE. – Moi je le trouve plutôt sympathique.

FERDINAND. – Et puis il a un nom de fusil. Lebel. Et les fusils, moi, ça me rappelle la guerre. Je n’aime pas ça. Je n’aime pas ça, du tout.

EMILIENNE. – La guerre ? Mais nous sommes en 1927 ! 1927 ! Tu piges ? La guerre est loin. Il faut l’oublier, la rayer de nos mémoires, faire comme si elle n’avait jamais eu lieu et vivre le présent. Tu m’entends, vivre et oublier ! Vivre !

FERDINAND. – Vivre et oublier ? Ben, faudrait pas oublier qu’on n’a pas grand-chose pour vivre.

EMILIENNE. – Eh bien justement, je vais signer un contrat et donc avoir de l’argent et peut-être même pas mal d’argent.

FERDINAND. – Peut-être mais à quel prix ?

EMILIENNE. – Oh ! Cette fois tu m’ennuies, Ferdinand. Tu n’es qu’un rabat-joie.

FERDINAND. – J’essaie de te protéger, c’est tout.

EMILIENNE. – Je n’ai pas besoin de toi pour me protéger. Je m’en vais et...

LEONIE, revenant. – Tu me fais la honte, Ignace ! Tu me fais la honte !

IGNACE, la suivant. – Mais m’man, je fais ce que je peux.

LEONIE. – Oh que non ! Moi, je fais ce que je peux pour parvenir à faire de toi quelqu’un. Pour que M’ssieur mon fils réussisse dans la vie. Pour que tu soyes un jour riche et célèbre mais toi tu t’en contremoques.

IGNACE. – Mais M’man !

LEONIE. – Tu fais aucun zeffort. Tu te débrouilles à chaque fois pour rater les meilleures occasions. Zoccasions que j’ai un mal fou à te décrotter.

IGNACE. – Mais non, M’man.

LEONIE. – Et arrête de m’appeler M’man, c’est d’un puril.

FERDINAND. – Puéril, M’dame, je crois qu’on dit puéril. Je crois.

LEONIE. – Euh !... Faut pas croire tout ce qu’on dit ! (*Agressive* :) Et puis je vous ai pas corné, vous !

IGNACE. – M’man, Ferdinand est mon ami et...

LEONIE. – Oh, tu m'exasperges ! Je suis au bout ! Mais je n'adique pas, moi, j'adique jamais, moi. Je m'avais juré que tu réussiras dans la vie et tu réussiras. Peu n'importe le domaine mais je ferai de toi quelqu'un. Quelqu'un de riche et célèbre. Quelqu'un d'époustiflant ! Dans le cinéma, la banque, l'armée ou... Ou... La charcuterie s'il le faut mais tu réussiras, croûte que croûte ! (*Elle sort chez elle.*)

EMILIENNE. – Pas commode votre mère, mon cher Ignace ?

IGNACE. – Boaf ! J'ai l'habitude.

EMILIENNE. – En tout cas merci de nous avoir tuyautés pour l'audition.

IGNACE. – Boaf ! C'est tout naturel. Et puis c'est fastoche, j'habite ici. Alors le premier bruit qui court... Hop ! Je le chope.

EMILIENNE. – Vous habitez cet hôtel particulier ?

IGNACE. – Oh non ! Seulement dans cette partie, juste au-dessus du plateau à cause que ma vieille est, comme qui dirait la gardienne de ces studios.

FERDINAND. – Des studios dans ce quartier de Paris, c'est pas courant.

IGNACE. – Ça c'est à cause que madame Laetitia, la femme de Lebel est tellement jalouse qu'elle veut toujours avoir un œil sur lui. Alors elle a sacrifié le parc et la moitié de la baraque pour en faire les studios de son mari.

EMILIENNE. – En tout cas, merci. Grâce à vous je vais faire du cinéma. Je n'en reviens encore pas.

FERDINAND. – C'est pas encore fait. Faut être prudent.

EMILIENNE. – Oh, toi alors !

FERDINAND. – Tu le connais bien, toi, cet Albert Lebel.

IGNACE. – Comme ci, comme ça. C'est un type, bourré aux as, qui finance les films de M'sieur Désiré.

FERDINAND. – Il est correct.

IGNACE. – Ça, j'en sais rien mais à mon avis...

FERDINAND. – Ah ! Tu vois.

EMILIENNE. – Tu m'ennuies ! Je rentre.

FERDINAND. – Attends- moi deux secondes. J'arrive dès que...

EMILIENNE. – Je rentre toute seule. Je suis grande et je n'ai pas besoin d'un chaperon.

FERDINAND. – Mais je ne me comporte jamais en chaperon. (*CHLAK !*) Aïe !

EMILIENNE. – Ah ah ! Bien fait ! Tu sais bien qu'il ne faut pas que tu dises de mensonges. A ce soir ! (*Elle sort.*)

IGNACE. – C'est quoi cette histoire de mensonges ?

FERDINAND. – Rien. Je ne sais pas pourquoi mais chaque fois que je mens, c'est comme si quelqu'un me mettait une torgnole.

IGNACE. – Ben mon vieux. À chaque mensonge, une baffe ?

FERDINAND. – Apparemment c'est le tarif.

C'est effectivement le tarif : un mensonge, une baffé. Il doit bien y avoir une explication mais laquelle ?

.....

Voici maintenant un aperçu de la famille Lebel :

.....

ALBERT. – ... Merci... Allô ?... Bonjour mon ange... Moui !... Mais oui mon petit chat. Moui !... Hum, hum !... Tu le sais bien qu'il n'y a que toi ma petite Clémentine... Euh !... Mathilde... Pardon, Clothilde... Tu vois, tu me troubles même au téléphone... C'est toujours d'accord pour ce soir 20h ?... Très bien... Comment ?... (*Baptistine entre par la porte principale, regarde le manège d'Albert.*) Mais non, mais non, mais non... Mais si, mais si, mais si (*bis*)... C'est ça.... Minou minou, (*Baptistine, après avoir mis son doigt sur sa bouche avec un clin d'œil complice au public, claque violemment la porte.*), minou minooooooooo !

BAPTISTINE. – Saloperie de courant d'air !

ALBERT. – Baptistine, vous voulez ma mort ?

BAPTISTINE. – Mille excuses monsieur mais la porte m'a échappé des mains. Le courant d'air, vous savez ce que c'est. Votre journal monsieur.

ALBERT. – Merci Baptistine.

BAPTISTINE. – Eh bé pourquoi vous ne téléphonez pas du salon ?

ALBERT. – Ici c'est plus... Confortable.

BAPTISTINE. – C'est surtout plus loin de Madame ?

ALBERT. – Oui, oh ! Ça va ! Laissez- moi. (*Au téléphone :*) Comment ? Mais non ce n'est pas ma femme, (*Au public :*) heureusement. (*Au téléphone :*) C'est la bonne à tout faire... Mais non... Mais non elle n'est pas jolie... Elle est même très... (*Voyant l'air menaçant que prend Baptistine :*) Enfin, elle n'est pas moche non plus mais... Mais enfin Clémentine, ce que tu peux être jalouse... Hein ? Oui, Mathilde, c'est pareil... Euh ! Clothilde... Tu sais bien qu'il n'y a que toi qui... Eh bien justement, justement... Eh oui !... J'ai justement un rôle pour toi... Comment ?... Bientôt... Oui, juré... Oui... A ce soir... Minou minou... C'est ça... Moi aussi... Minou minou. (*Il raccroche.*) Ce qu'elle peut être godiche celle-là... Vous êtes encore là, vous ?

BAPTISTINE. – Eh oui !

ALBERT. – Vous avez tout entendu ?

BAPTISTINE. – Pas grand-chose, ou si peu.

ALBERT. – Pas un mot à madame évidemment.

BAPTISTINE. – Oh ! Peuchère ! Évidemment. (*Elle tend la main et Albert lui donne une pièce.*)

ALBERT. – Vous ne perdez pas le nord, vous ?

BAPTISTINE. – Une vraie boussole que je suis mais vous pouvez compter sur ma discrétion. (*Elle tend la main et Albert lui donne une autre pièce.*) Ma discrétion absolue. (*Elle tend la main et Albert lui donne encore une pièce.*)

ALBERT. – Tenez encore ça mais pour le prix vous me posterez ces deux lettres (*Il les sort de sa veste.*) avec votre absolue et onéreuse discrétion, naturellement.

BAPTISTINE, lisant les adresses. – Fuuut Diou ! Mademoiselle Madeleine Carnaud et Madame Léonce Brichard...

ALBERT, jetant des regards inquiets. – Chuuut !

BAPTISTINE, tendant la main. – Les timbres ont considérablement augmenté ces derniers temps.

ALBERT. – Ben voyons (*Il lui donne un billet.*)

LAETITIA, entrant par la porte principale. – Ah ! Tu es là ? Je te cherchais.

ALBERT. – Mais je suis toujours là pour toi, mon amour. Baptistine vous pouvez disposer.

BAPTISTINE. – Bien monsieur. Je vais aller faire les courses, si vous le permettez.

LAETITIA. – Faites, faites, Baptistine. J'ai à m'entretenir avec Monsieur.

BAPTISTINE. – Bien madame. (*Elle sort par le porche après un clin d'œil à Albert en lui montrant les lettres.*)

LAETITIA, après s'être assuré que Baptistine s'est bien éloignée. – Je viens de recevoir une autre commande de mon cousin Jack, de Chicago. Une énorme commande cette fois-ci. On peut encaisser un maximum mais il veut être livré avant la fin du mois.

ALBERT. – C'est très bien ma chérie mais c'est pas un peu risqué ?

LAETITIA. – Ce n'est pas risqué, c'est du commerce, du commerce international.

ALBERT. – Oui mais du commerce d'alcool avec les États-Unis.

LAETITIA. – Pas avec les États-Unis mais avec Saint Pierre et Miquelon, on reste en France.

ALBERT. – Oui sauf que ça fait semblant de débarquer à Miquelon et que ça repart illico pour Chicago et là-bas, c'est la prohibition.

LAETITIA. – C'est bien pour ça que ça rapporte, mon pauvre Albert. La prohibition c'est une mine d'or pour ceux qui savent en profiter. Une mine d'or ou plutôt une mine de dollars.

ALBERT. – Oui mais on prend de plus en plus de risques.

LAETITIA. – Je n'arrête pas d'en prendre des risques pour faire bouillir la marmite. Comment crois-tu que je finance tes films et la vie de patachon que tu mènes ?

ALBERT. – Oh, patachon, patachon ? Pas tant que ça ! Et puis, je travaille moi aussi.

LAETITIA. – Tu parles ! Comment pourrions-nous vivre dans cet hôtel particulier avec tes revenus ? Comment pourrais-tu disposer de tels studios à domicile avec tes seules petites magouilles à quatre sous ?

ALBERT. – Magouilles à quatre sous, magouilles à quatre sous ! Et récupérer des douilles d'obus un peu partout dans l'Est et les remplir de terre et de gravas parisiens pour les vendre aux veuves de guerre en

leur certifiant que ça venait de Verdun et qu'il y avait peut-être un petit bout de leur cher mari dedans, c'était un sacré boulot mais ça a rapporté pas mal de blé.

LAETITIA. – Oui mais tu as bien fait d'y mettre fin. Je n'aimais pas beaucoup que tu fréquentes toutes ces femmes en manque d'hommes.

ALBERT. – Mais tu sais très bien que je faisais ça en tout bien tout honneur.

LAETITIA. – Je doute un peu de ton sens de l'honneur. Je te l'ai dit, si tu me trompes, tu ne me tromperas qu'une fois. Capistù ?

ALBERT. – J'ai bien compris, ma chérie, mais tu n'as rien à craindre.

LAETITIA, glaciale. – Toi, si.

ALBERT. – Oui, alors... Euh !... Bon... Et cette commande alors ?

LAETITIA. – Cent mille bouteilles de Bordeaux.

ALBERT. – Cent mi... Cent mimi... Fichtre ! Effectivement ça peut rapporter gros.

LAETITIA. – Plus que tu ne l'imagines. On peut fixer le prix qu'on veut, mon cousin revendra les cent mille bouteilles comme des petits pains et en multipliant leur prix par dix.

ALBERT. – Tu crois ?

LAETITIA. – Sûre ! Chez nous, les Trapalloni, on a le sens des affaires mais il faut faire vite. Il faut absolument livrer la marchandise avant la fin du mois.

ALBERT. – C'est-à-dire dans moins de trois semaines. Va pas falloir chômer pour trouver un bateau.

LAETITIA. – Ce n'est pas le problème. La cargaison est déjà à bord du « Mulhouse » mais il faut trouver des hommes de confiance pour la livrer entre les bonnes mains. Des hommes de confiance qui ne poseraient pas de questions. La dernière fois, j'ai été obligée de faire liquider tout le monde. J'avais pensé à Désiré. Qu'en penses-tu ?

ALBERT. – Que du bien. C'est un honnête garçon... Trop sans doute pour ce genre de boulot... Et de toute façon il est pris. Il doit commencer le tournage de son dernier film dans les jours qui viennent.

LAETITIA. – Il n'est pas à un mois près.

ALBERT. – Je ne sais pas si...

LAETITIA. – Ce n'était pas une question. Invite-le à dîner lundi soir.

ALBERT. – Lundi soir ! Mais nous devons déjà recevoir une jeune première pour lui faire signer son contrat. Justement pour le film de Désiré.

LAETITIA. – Eh bien c'est parfait ! Invite les tous les deux. Comme ça tu n'auras pas le loisir de rester seul avec elle, n'est-ce pas, mon cher époux ?

ALBERT. – Mais voyons ma chérie...

LAETITIA. – J'ai dit !...

ALBERT. – Ah ! Bon.

LAETITIA. – D’ailleurs, j’en profiterai pour inviter Ortensia. Je pense qu’elle sera très heureuse de dîner à ses côtés. Je crois qu’elle a un petit faible pour lui.

ALBERT. – Ta sœur ? Ta sœur a un petit faible pour... Hi ! Hi !

LAETITIA. – Qu’est-ce qu’il y a de drôle ? Ortensia n’a pas le droit d’être amoureuse ?

ALBERT, *pouffant.* – Amou... (*Se reprenant :*) Si, si ! Oh là là ! Si !

LAETITIA. – On dirait que tu ne l’aimes pas vraiment, ma sœur ?

ALBERT. – Oh si, j’aime beaucoup ta sœur.

LAETITIA. – Comment ça tu aimes beaucoup ma sœur ? Elle est plus jolie que moi ?

ALBERT. – Ah ça non ! Elle est même très mo...

LAETITIA. – Oui ?

ALBERT. – Très mo... Enfin quand je dis mo... Elle est d'une beauté plus mo... D'une beauté beaucoup plus mo...deste... C’est ça, modeste.

LAETITIA. – Une beauté plus modeste ? C’est stupide ?

ALBERT. – Euh !... Oui.

LAETITIA. – Bref ! Je compte sur toi. Lundi soir, entre le fromage et le dessert, tu proposes le marché à Désiré. Gentiment mais fermement. Pas de livraison à Miquelon, pas d’argent pour son film et plus de studios... (*Elle va sortir quand elle ajoute :*) Et si en plus il pouvait s’enticher d’Ortensia, ce serait parfait. (*Elle sort par le porche.*)

ALBERT, *après s’être assuré que Laetitia s’est vraiment éloignée.* – S’enticher d’Ortensia ? (*Au public, en éclatant de rire :*) Ça c’est pas possible. Aucun homme normalement constitué ne pourrait s’amouracher d’Ortensia. Elle est plus que moche... Elle est... Comment la décrire au plus juste ?... Elle est... Cubiste... Voilà, cubiste... Un tableau de... Comment il s’appelle l’espingouin ?... Un Picasso... C’est ça... Non c’est pire... Elle est même surréaliste comme ils disent les intellos de Montparnasse. Surréaliste.

NOIR

Voix off pendant que le rideau se ferme : " Pendant ce temps, dans les bas-fonds de Chicago. (Jo et Sam entre devant le rideau.)

JO. – Hello Sam !

SAM. – Salut Jo. Alors ?

JO. – Ça y est Sam, ça roule. Je viens de voir Trapalloni, il nous embauche pour réceptionner la marchandise à bord du Mulhouse.

SAM. – Les bouteilles de pinard que lui envoie sa cousine française ?

JO. – Ouai et c’est une sacrée livraison. Cent mille bouteilles à ce qu’il paraît.

SAM. – Et ben ça pour un gros coup, c'est un gros coup.

JO. – On a tiré le gros lot, Sam. Mais faut la jouer serré parce que Trapalloni nous embauche pour qu'on bute tous les malfaisants qui s'approcheraient de trop près de la marchandise.

SAM. – C'est un poète ce Jack Trapalloni.

JO. – En tout cas il nous fait confiance. Faut dire que je lui ai raconté qu'on te surnommait le sulfateur et que tu pouvais émasculer une mouche à trente pas avec ta Thomson.

SAM. – Ha ! Ha ! Ha ! T'es le meilleur Jo. On va essayer de ne pas le décevoir.

NOIR

NB : Cette scène, peut aussi être tournée à l'avance en vidéo et projetée sur écran si la configuration de la salle le permet. Ainsi Jo et Sam peuvent directement être costumés pour l'acte 4.

Nous sommes à la fin du premier acte et c'est à partir de là que la situation va vraiment se gêter et pour tout le monde !